

Yves Bonnefoy

Le carrefour dans l'image

Un rapport au surréalisme

I

Arnaud Buchs veut bien s'attacher dans cette belle étude attentive aux premiers écrits que j'ai publiés, et à ma réflexion de ces lointaines années sur différents aspects du surréalisme, et je prends grand intérêt à sa pensée, au plus haut point méditable. Mais je ne puis m'empêcher, le lisant, de me poser une question tout de même assez préoccupante. Comment replacer ce qu'il analyse, et que je reconnais bien, mes déclarations d'alors, souvent aussi elliptiques que hasardeuses, parmi les souvenirs que j'ai gardés de cette époque, où d'autres soucis existaient en moi, d'autres poursuites ? Ces motivations-là, moins conscientes souvent, moins empiégées dans les débats du moment, ceux qui agitaient dans le quotidien du surréalisme vétérans autant que nouveaux venus, n'ont pas trouvé expression dans les quelques textes qui sont restés, mais elles comptaient, néanmoins, dans ma réflexion encore bien incertaine.

Énonçons cette question en termes plus généraux. Que peut faire l'historien, en particulier celui des idées, aux prises comme il est avec un double surcroît dans l'objet de sa recherche ? D'une part, il ne peut avoir accès à tous les faits qui, de son point de vue, seraient signifiants, certains parce qu'ils se sont perdus à jamais, d'autres parce qu'ils n'ont pas été retrouvés encore. Et d'autre part, comment pourrait-il pénétrer un lieu qui fut pourtant le centre même de ce qu'il essaie de comprendre : le for intérieur de ceux dont il étudie ce qui en est accessible, ainsi les écrits publiés ? Pensées restées sous divers boisseaux, pensées qui ne s'en ouvraient pas moins à des intuitions qu'il serait utile de reconnaître, soit parce qu'elles contredisaient les conclusions explicites, soit parce qu'elles les confirmaient et les complétaient, au contraire, d'une façon qui les auraient éclairées.

Le retour sur des faits anciens, même sur des écrits qui sont toujours consultables, est donc un travail bien difficile, mais il ne faut nullement le tenir pour de l'imprudence, puisque pour l'historien c'est façon obligée de faire. Disons-le plutôt du courage, ce courage sans lequel rien n'existerait en matière de recherche, et dont la récompense est, comme dans le cas présent, la mise en évidence chez le chercheur de la qualité de ses intuitions.

Mais l'auteur, l'auteur étudié, s'il est encore sur scène quand sont entrepris des travaux sur ces premiers pas que grevaient ses préjugés et ses ignorances, mais que guidait déjà telle ou telle conviction destinée à rester la sienne ? Cet auteur qui a beaucoup oublié des raisonnements et même des faits de ce temps de sa formation et risque donc aujourd'hui d'interpréter de travers ses idées premières ? Cet auteur qui devrait peut-être se taire mais se voit sollicité de répondre à ce qu'on suggère qu'il fut, et qui sait bien qu'il le doit puisque la vérité est en jeu, laquelle importe, même si l'occasion est minime ? Eh bien, il faut le savoir perplexe : il se demande ce qu'il doit faire.

Revenir sur ce lointain, ce presque perdu ? Oui, dans le cas présent je pense que c'est utile, car il s'agit de faits, de façons de penser, qui ont bien pu avoir sens pour d'autres que moi à cette époque qui fut – elle aurait pu l'être plus encore – décisive pour l'avenir de l'Europe. Et qui méritent donc d'être recensés et analysés, surtout si aujourd'hui ils peuvent surprendre, ce qui en l'occurrence est le cas.

Comment, en effet, au débouché de la guerre, quand tout appelait à des révisions à tous les niveaux dans le discours d'une civilisation au point de faire naufrage, pouvait-on trouver sens encore au surréalisme ? De quelle façon une inquisition jamais autant nécessaire pouvait-elle se satisfaire d'une pensée qui avait tout de même beaucoup d'une idéologie, ce qui la gardait dans quelques-uns de ces faux-semblants dont le passé avait tant souffert ? De quels malentendus s'est-il donc agi, mais peut-être aussi de quelle espérance, de quelle vérité dont le surréalisme aurait été, à sa façon, le rappel ? Ce sont là des questions sérieuses, que je voudrais quant à moi mieux pénétrer. Et je suis gré à Arnaud Buchs et aux autres questionneurs de mes origines, ainsi Patrick Née récemment, de m'inciter à la réflexion.

II

Mais suis-je en mesure, aujourd'hui, de tenter celle-ci aussi largement qu'il le faudrait ? Je vois bien que non, car elle me mènerait loin, en fait elle me mènerait à tout ce que je suis ou pense, ou que j'ai été ou pensé,

ce qui déborderait les limites d'espace, et aussi et d'abord de temps, que l'occasion présente m'assigne.

Et je me bornerai donc à fournir une information que je crois exacte, autant qu'utile au questionnement qu'Arnaud Buchs a entrepris dans son livre, ne lui ajoutant qu'une ou deux remarques sur des points d'égale importance. Dire d'abord pour quelle raison je me suis senti brusquement requis par la parole surréaliste : la parole, je le souligne, plutôt que le programme, politique ou autre, du groupe. Puis réfléchir, brièvement, sur ce que les surréalistes appelaient, avec révérence, « l'objet », et sur l'effet que cet objet eut sur moi comme peut-être sur quelques autres, dans ma génération, au moment où s'en dissipa le mirage.

Pour quelle raison me suis-je enthousiasmé pour la parole surréaliste, pour cette vague d'images qui déferlait sur la poésie ? Pourquoi un lycéen qui lisait Racine, Du Bellay – ou même Scève, plutôt alors que Ronsard – et Alfred de Vigny et Paul Valéry, avec même, en ce dernier cas, quelque fascination qui serait durable, se laissa-t-il séduire par cette incohérence aux lumières vives mais fugitives au point d'en laisser s'infléchir sa pensée et même sa vie ? À cause d'une expérience antérieure, dans la rencontre du fait du monde, qui est, je crois, commune, fondamentalement, à tout être parlant sauf qu'elle est souvent refoulée si ce n'est même oubliée après que prend fin l'enfance. Mais chez moi, pour quelque raison, elle était restée vive et même active dans ma mémoire.

Et je vais donc évoquer cette expérience, bien que je l'aie décrite souvent, mais peut-être aujourd'hui y a-t-il sens à le faire encore. Il y a dans l'enfance, à l'âge où dans le regard la pensée conceptuelle se met en place, laquelle voile de ses schèmes abstraits, de ses représentations généralisantes, les existences particulières, des instants où cette particularité comme telle se signifie à l'esprit, en sa différence, aux heures mêmes où l'on pressent qu'elle va cesser d'être directement perceptible, et d'ailleurs pour cette raison, précisément. Et c'est alors une prise de conscience que rien n'avait préparé, et qui trouble d'autant plus fort qu'on n'est pas encore en mesure de comprendre ce qui a lieu. Un oiseau pousse un cri, dans un ravin, invisible, on le sait là, lui, cet oiseau, pas un autre, et le mystère de cette unicité, de cet absolu, nous prend à la gorge, nous-mêmes nous reconnaissant de l'unique, de l'absolu, dans cet instant qui transcende toute autre façon d'être au monde. Cette expérience est celle de ce que la réalité a d'indéfinit, par-delà les fragmentations qu'en opère notre langue, qui l'analyse ; de la présence de son tout, indécomposée, au fond des perceptions que nous permettra notre vie. Et, une fois qu'elle a eu lieu, difficile est-il de se livrer à quelque activité que ce soit sans y percevoir ce flux comme une mesure de sa valeur, de son sens.

Une expérience de l'unité, un sentiment d'être – d'avoir être – puisque nous participons de ce tout, d'être en dépit de notre finitude pourtant si directement et profondément perçue : mais cette évidence ne dure pas. Le cri de l'oiseau a cessé, et c'est alors un silence que nous remarquons, qui nous trouble. Car ce que l'instant d'avant nous avions cessé de voir – du fait que la perception de l'immédiateté indivise avait transgressé jusque dans nos yeux les perceptions partielles – est retombé sur notre conscience du monde, ce sont tous les bruits d'avant et les couleurs et les formes, mais comme une extériorité désormais, la vêtue et non le vêtu, et toutes choses avec mais comme du fragmenté, du disséminé, de la particularité encore mais cette fois comme morte, celle de l'enveloppe qui n'est que soi, même si c'est sans fin dans sa profondeur de matière qu'elle a ses plis et replis... Tout cela est bien difficile à décrire, et c'est pourquoi je recommence souvent. Disons simplement qu'à l'instant de l'impression d'être a succédé celle d'un exil.

Et c'est là ce qui constitue l'autre face de l'expérience, le sentiment qu'il y a dans ces choses tombées de l'Un une présence encore mais cette fois maléfique, présence de leur absence, offre d'une façon d'exister, ou de cesser d'exister, qui serait d'aimer cette absence, de consentir au néant. Un simple frémissement de l'apparaître sensible, cette impression que nous ressentons, aucune imagination d'êtres surnaturels dans cette peur du non-être, mais dans les yeux et les autres sens une inquiétude, une alarme. Ce qui, « avant », n'aurait été qu'une souche d'arbre mort au bord de la route, ou simplement une grosse pierre, et de ce fait de l'inaperçu, du sans relief dans la chaleur de l'été du monde, nous savons qu'à tout instant cela peut se hérissier de tout son dehors qui s'affirme, se faire flaque de nuit dans la lumière : et appeler, ouvrant sous nos pas un gouffre.

L'expérience originelle est double, en somme. Une diastole et une systole, un battement de l'être dans l'apparence. Et pour qui la garde en esprit ce sera un rapport aux mots qui deviendra son besoin de la poésie, et lui ouvrira un lieu de réflexion, de recherche, mais non sans qu'il ait rencontré sur cette voie des obstacles. Assurément il y a dans les vers des rythmes, que nous pouvons animer de tout notre corps mortel, pour une parole ainsi avertie de la finitude, de l'unicité de la personne, du temps : défaite alors dans le texte, au moins pour des instants, l'autorité des articulations conceptuelles, et le poème se sera fait une intuition de présence, un refuge en terre d'exil. Mais les mots perçus un par un, ces mots qui se prêtent à la fiction, font rêver à des situations étranges, où il y a de l'énigme, ce qui va être à nouveau l'affleurement du non-être. L'imaginaire longe toujours la dangereuse frontière. Le chemin est court des vers les plus lumineux, Wordsworth dans le *Prélude*, Rimbaud dans *Michel et*

Christine, à la nuit glacée des romans « gothiques » ou des dernières œuvres de Maupassant. Et le travail de la poésie, quand il est sérieux, est moins l'accession heureuse à quelque lumière que son désenlisement sans fin ni répit des sables et des cryptes de la fascination du non-être. Pour ma part, dans ces années d'au-delà l'expérience que je rapporte, je ne pensais qu'à la poésie mais j'en pressentais la difficulté, sachant d'ailleurs que je n'étais guère prêt à en affronter l'exigence.

III

Me voici peut-être en mesure, maintenant, de tenter d'expliquer pourquoi – en 1941, déjà au plus noir de la guerre – ce fut un choc pour moi que l'écriture surréaliste, avec ses images comme un flux boueux autant que lumineux, torrentiel, à travers poèmes et proses. Qu'est-ce que l'image, en effet, l'image comme la pratiquaient Breton ou Tzara ou même, à dose moindre, Éluard ? Je la définirai comme une proposition dont les mots sont chacun très simples, désignations d'aspects ou de choses du monde que nous avons, mais avec cette particularité fondamentale, constante : ces aspects ou ces choses sont, dans leur situation d'origine, incompatibles entre eux, si bien que faire du sens de leurs corrélations proposées demande, ce qui n'est pas concevable, de se refuser à l'autorité des principes de contradiction ou du tiers exclus et à celle des lois de la nature. « Si seulement il y avait du soleil cette nuit », écrit à peu près André Breton. Défenestrées sont les catégories fondamentales de l'être-au-monde, et d'abord l'espace et le temps.

L'image surréaliste est une déconstruction, sauf qu'on ne sait pas si c'est la simple désarticulation de la structure du monde comme nos langues l'ont établie, non sans pourtant de bonnes raisons, ou le rêve d'un monde qui, en sa nature même, en l'objectivité de ses phénomènes, serait tout autre que la réalité habituellement perçue. On ne sait pas, et on peut donc décider soit de vouer l'image à un travail sur la langue, aux fins de plus de conscience, soit de l'employer à rêver un surréel. – Et c'est bien là, cette ambiguïté, ce qui pouvait parler à mon inquiétude. Dans sa simultanéité de possibles elle recueillait mes deux intuitions contraires.

Que j'interprète l'image, en effet, comme un travail sur les catégories du langage et la signification des mots, que je fasse de ce soleil donné pour consubstantiel à la nuit un simple brouillage, dans l'espace mental, des approches conceptuelles du soleil et de la nuit, et de cette brèche portée dans des réseaux de concepts peut résulter l'affaiblissement de ceux-ci en général, le déchirement de ce voile qu'ils jettent sur l'immédiateté de l'être